

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [1]

Artikel: Qui a peur de Thérèse Moreau ? : [1ère partie]

Autor: Moreau, Thérèse / Lempen, Silvia

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-276711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui a peur de Thérèse Moreau ?

Ex-militante de l'organisation américaine NOW, auteur d'un livre-choc sur la misogynie de Michelet, une féministe hors pair a débarqué sur les rives du Léman.

Quand elle est arrivée dans la région lausannoise, il y a un peu plus d'un an, Thérèse Moreau ne connaissait pas grand chose à la Suisse. L'une des premières personnes qu'elle y rencontra fut un employé de banque qui hésitait à lui établir une procuration sur le compte de son mari en utilisant son nom à elle, comme elle l'exigeait. « Si vous voulez son argent, vous devez prendre aussi son nom », argumentait-il. Elle finit, néanmoins, par avoir gain de cause...

Quelques semaines après, en feuilletant le livre de latin de sa fille, elle découvre qu'un des rares personnages féminins qui y figurent est un buste de femme bâillonnée, avec cette légende : « Le silence orne la femme ». Son sang ne fait qu'un tour ; elle se souvient trop bien de la lutte acharnée qu'elle a menée aux Etats-Unis pour l'épuration de semblables clichés sexistes dans les manuels scolaires.

Maintenant que vous êtes installée en Suisse, et que vous allez sans doute y rester un certain temps (le mari de Thérèse Moreau enseigne à l'Université de Lausanne), avez-vous envie de vous intégrer dans ce pays ?

« J'ai surtout envie d'y continuer à me battre... tout en étant consciente des difficultés que cela peut poser à une étrangère. »

Car le combat féministe, ça la connaît ! Française, mariée à un Américain, elle s'installe, en 1964, aux Etats-Unis, où elle restera douze ans. Elle et son mari entreprennent tous les deux une carrière universitaire, déménageant plusieurs fois d'un Etat à l'autre, mais choisissant toujours leur lieu de domicile en fonction de leurs postes respectifs. Thérèse enseigne le français et prépare parallèlement son doctorat ; elle met au monde deux enfants, dont elle et son mari se partagent équitablement l'éducation, non sans utiliser les excellentes infrastructures collectives que leur offre la société américaine.

Mais le souvenir le plus marquant de cette période, c'est le militantisme au sein de la puissante organisation féministe NOW.

« Nous étions très proches les unes des autres, politiquement et affectivement. Nous nous voyions au moins une fois par



semaine, et souvent même le dimanche, lorsque nous préparions des actions spéciales. Nos maris collaboraient très activement ; ils participaient à nos réunions, s'organisaient entre eux pour la garde des enfants (il y a d'ailleurs beaucoup d'hommes parmi les militants de NOW). Nous formions presque une grande famille. Les gens étaient très motivés et très solidaires. »

Pour Thérèse Moreau, le combat féministe a débouché aussi sur l'écriture. Son dernier livre, *Le sang de l'histoire*, qui est paru récemment dans la Nouvelle Bibliothèque Scientifique de Flammarion, traite de la conception de la femme chez Michelet, et au XIXe siècle en général. C'est une étude universitaire d'une grande rigueur, mais c'est aussi un cheminement douloureux à travers l'une des formes de misogynie les plus humiliantes que l'on puisse concevoir.

Pour Michelet, la femme, sujette à l'infirmité des règles, est une éternelle blessée,

une enfant malade ; non seulement, elle a besoin d'être protégée par son mari ; elle a aussi besoin d'être soignée, assistée, prise en charge par lui jusque dans sa plus secrète intimité, qu'il s'agisse de sa toilette ou de ses fonctions intestinales. D'autre part, elle n'existe qu'en fonction du couple, son individualité est radicalement niée, rejetée dans l'inexistence.

La lecture de ce livre est presque physiquement pénible pour une femme. On y trouve une vision des rapports entre les sexes encore plus inacceptable que celle, très courante, selon laquelle la femme est cantonnée dans un domaine réservé, dont elle est au moins la maîtresse incontestée. Chez Michelet, la femme est dépossédée de sa féminité même, on assiste à une domination de l'homme sur le féminin. Avez-vous l'impression que cette forme exaspérée de sexisme a encore cours de nos jours ?

**Lire suite
page 22**